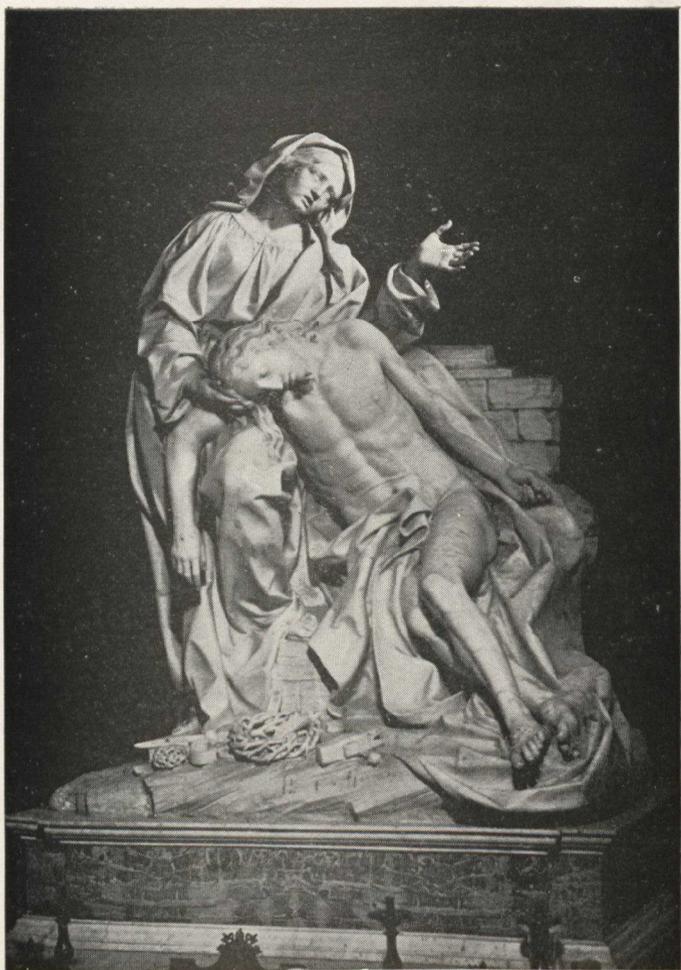


**PAGES
MANQUANTES**



LA PIETA
(attribué au Bernin)

LE ROSAIRE

Couvent des DOMINICAINS, ST-HYACINTHE

Vol. XI No 3. MARS 1905.

ABONNEMENT { CANADA \$1.00
FRANCE 6 frs

STRICTEMENT PAYABLE D'AVANCE

PAGE D'EVANGILE

Gethsémani

Il était dix heures, quand Jésus suivi de ses apôtres quitta le Cénacle. La petite troupe traversa rapidement les rues désertes de Jérusalem et, descendant dans la vallée, arriva au Cédron.

La soirée, étrange contraste, était douce, pleine de senteurs printanières. Au fond de l'azur transparent étincelaient les étoiles. La lune versait sur la masse sombre du Temple sa lumière triste et laissait couler à travers les noirs cyprès des larmes d'argent. Tout était calme. Les feux des Galiléens campés sur les pentes de la colline, jetaient leurs dernières lueurs mourantes.

On franchit le torrent pour prendre le chemin de Gethsémani. Longtemps Jésus pria à haute voix ; puis il se tut.

Un silence rempli de mortelles angoisses planait sur les disciples. Les dernières paroles du Maître avaient été si troublantes.

Enfin on arriva au Jardin où Jésus aimait à venir prier, à l'ombre des vieux arbres et dans la solitude austère des tombeaux. Une dernière fois avant de mourir, il avait voulu revoir ce lieu cher à son cœur.

Asseyez-vous ici, dit Jésus à ses disciples, pendant que j'irai plus loin, pour prier. Priez vous-mêmes, pour ne pas succomber à la tentation.

Il emmena avec Lui, les trois privilégiés du Thabor : Pierre, Jacques et Jean. Aussitôt une profonde tristesse

s'empara de Jésus. Saisi d'épouvante et de dégoût, de son âme angoissée s'échappe ce cri terrible : *Mon âme est triste jusqu'à en mourir.* Puis s'adressant à ses trois apôtres qui atterrés le regardaient sans rien comprendre : *Demeurez ici et veillez avec moi.*

Faisant un effort, il s'arrache à leur voisinage et s'éloigne à la distance d'un jet de pierre, jusqu'à la grotte de l'agonie.

La terrible vision le poursuit toujours. Le sinistre cortège de supplices qu'il doit endurer passe et repasse devant Lui. Tout son être frémit. Epouvanté, il tombe la face contre terre. " *Père, s'écrie-t-il, s'il est possible ! et tout vous est possible, éloignez de moi ce calice. Cependant que votre volonté se fasse, et non la mienne !*

Le Ciel reste sourd à sa prière. Effrayé de sa solitude, il se traîne vers les trois disciples. Il les trouve endormis. Accablés par la fatigue et les émotions de la journée, ils se sont laissés surprendre par le sommeil.

Jésus les regarde longuement. " *Pierre, dit-il, Pierre, toi qui tout à l'heure me faisais de si beaux serments, tu dors.*" " *Ainsi, vous n'avez pu veiller une heure avec moi ! Veillez et priez afin que vous ne succombiez pas au moment de l'épreuve. L'esprit est prompt, la chair est faible.*"

* * *

Il s'éloigne, et s'enfonce à nouveau dans l'obscurité de la grotte. La vision devient plus effrayante encore. Lui, la victime vouée à l'expiation, il sent se ruer sur son âme très pure, pareille à une avalanche qui dévale de la montagne, tous les crimes, toutes les abominations des hommes. Succombant sous ce poids immonde, il est là gisant à terre, enveloppé dans ce vêtement d'iniquités. " *Père, s'écrie-t-il, que ce calice s'éloigne de moi, mais s'il ne peut passer sans que je le boive, que votre volonté soit faite.*" Et pour s'arracher à l'obsédant cauchemar, il retourne vers ses disciples. Ils dormaient toujours. Leurs yeux étaient appesantis et, nous dit l'Évangile, ils ne savaient pas ce qu'ils Lui répondaient.

Jésus est bien maintenant le grand abandonné entrevu par les Prophètes. Seul, il faut qu'il boive ce calice tant désiré ; seul, il faut qu'il affronte cette heure si impatientement attendue.

Navré, le divin Maître laisse les siens à leur sommeil et s'en va chercher dans la prière la parole consolatrice dont son cœur a besoin. A genoux, ses mains tremblantes tendues vers le ciel, en une suprême prière, il supplie son Père d'avoir pitié de Lui. Sa voix, autrefois si aimée, reste sans écho.

O Jésus ! laissez la douleur s'acharner encore sur Vous. Il Vous reste un dernier tourment à endurer ; celui de toutes les âmes nobles et généreuses qui ont au cœur un grand désir et se sentent impuissantes à le réaliser complètement ? Venu sur la terre pour nous rendre le sourire voilé et perdu de Dieu depuis le péché, et nous ouvrir les horizons et les espoirs du ciel, Il voulait sauver tous les hommes. Or, au moment où il va se jeter à corps perdu dans la souffrance pour opérer cette réconciliation, il voit, dans la longue série des siècles à venir, la multitude des hommes se détourner de Lui pour se perdre. Il entend les sinistres ricanements de l'enfer.

L'agonie devient plus terrible. Sur les lèvres desséchées de la victime, la prière se fait plus pressante. *“ Mon Père ! si vous le voulez, éloignez de moi ce calice ! néanmoins que ce ne soit pas ma volonté, mais la vôtre qui s'accomplisse.”*

Une sueur de sang lui perle au visage et goutte à goutte tombe sur le sol. Tout son être allait succomber sous les coups de ces inexprimables douleurs quand, Dieu qui réservait son Fils pour d'autres tortures, lui envoya un ange pour le consoler et le fortifier.

Le calme revint aussitôt dans l'âme de Jésus, et s'étant levé, il alla vers ses disciples. *“ Dormez maintenant, leur dit-il avec bonté, reposez-vous.”* Puis d'une voix assurée, où éclatait l'allégresse du sacrifice joyeusement accepté : *Levez-vous . . . L'heure est venue !*

Déjà on entendait, troublant le silence de la nuit, des bruits de pas. C'était la troupe du traître qui approchait. L'heure marquée par Dieu, où le Fils de l'homme devait être livré aux mains de l'Enfer avait sonné. . . .

* *
*

Quand la douleur débordant de notre cœur envahira tout notre être, quand nous sentirons nos forces défaillir, regardons l'Agonisant de Gethsémani. A son école, nous

apprendrons à pleurer et à souffrir, sans orgueil et avec résignation. Ses larmes excusent et sanctifient nos larmes. Maintenant Dieu ne peut plus s'offenser de nos plaintes. Aux heures où la douleur nous paraît trop lourde pour nos faibles épaules, crions vers Dieu, demandons-lui d'éloigner de nos lèvres ce calice amer. Et si le ciel, comme au soir de l'agonie, reste sourd à notre prière, fortifiés par l'exemple de Jésus, de nos poitrines oppressées s'échappera le fiat héroïque de la soumission. Et alors, Dieu, le seul ami qui n'abandonne jamais, nous enverra, à nous aussi, l'ange invisible des célestes consolations pour relever notre courage et ranimer nos forces.

FR. A. VUILLERMET, O. P.

— o —

LES DIVERTISSEMENTS

— — —

(Suite)



NOUS n'avons voulu, dans notre dernier article, que constater un fait : le divertissement, sous toutes ses formes, nous envahit.

Et de ce fait, nous n'avons tiré qu'une conclusion : il est opportun de rappeler les maximes de l'Évangile et les principes de la théologie, afin de séparer les divertissements permis d'avec les divertissements défendus, et même de discerner, dans un seul et unique divertissement, ce qu'il peut avoir de licite et ce qu'il peut présenter de dangereux.

Quels sont ces principes ? Ou si l'on veut, quelles sont les conditions générales que l'on devra trouver dans tout délassement, pour le déclarer honnête et légitime ? C'est ce que nous allons essayer de dire.

Qu'on veuille bien tout d'abord remarquer le sens et la portée de cet article. On veut y indiquer les conditions qui s'imposent à tout divertissement quel qu'il soit, mais on ne prétend nullement y signaler les conditions particulières qui peuvent s'imposer à tel ou tel genre de

divertissement. Chacun de ces divertissements peut avoir ses dangers spéciaux, et partant, ses règles de prudence spéciales. Nous déterminerons les uns et les autres dans l'étude détaillée que nous nous proposons de faire sur les principaux délassements, qui nous semblent les plus répandus et les plus dangereux. Aujourd'hui, nous donnons les conditions qui doivent se trouver dans tous les amusements pour les rendre acceptables, sans préjudice de celles que nous assignerons plus tard à chacun d'entre eux. En un mot, ces conditions sont nécessaires pour tous et toujours, mais elles ne sont pas suffisantes toujours, ni pour chacun.

Or, pour déterminer les conditions générales de tout divertissement, il y a trois choses à considérer :

1. *Le divertissement pris en lui-même.*
2. *L'intention que l'on se propose.*
3. *Les circonstances.*

1. Il est manifeste que le premier principe à établir en cette matière regarde le divertissement pris en lui-même. Et ce principe s'énonce ainsi : *Il faut que le genre d'amusement, auquel on se livre, soit, de sa nature, bon moralement, ou tout au moins indifférent.*

L'évidence de cette règle est telle, qu'elle s'impose à tout esprit chrétien et suffit à donner la solution d'un bien grand nombre de cas pratiques.

Votre délassement est-il mauvais par lui-même, ou conduit-il au mal ? En vain auriez-vous, en vous le permettant, une excellente et pure intention ; en vain ne chercheriez-vous et ne voudriez-vous qu'un résultat salutaire pour votre corps ou votre esprit : la morale chrétienne se dresse devant vous intransigeante, implacable, et elle vous dit : Il n'est pas permis de faire le mal, pour que le bien arrive. Mentir est toujours défendu, serait-ce pour sauver le monde. Si donc, votre amusement est, de soi, mauvais, ou bien encore, de soi, tend au mal, à aucun prix vous ne pouvez le choisir.

Je viens de parler des amusements qui tendent au mal, qui conduisent au mal. En effet, il est des amusements,—et c'est en réalité le plus grand nombre d'entre eux—qui ne sont pas intrinsèquement mauvais, mais qui

sont, dans la plupart des cas, nuisibles ou dangereux. Prenons un exemple dans le théâtre. “ Les spectacles, dit la théologie, ne sont pas, de leur nature et en soi, chose illicite. Cependant, ajoute-t-elle assitôt, les spectacles, tels qu'ils ont lieu aujourd'hui, sont communément nuisibles et gravement dangereux (1).”

Voilà deux propositions qui ne doivent jamais être perdues de vue, dans la question des divertissements, si l'on veut n'être ni exagéré, ni relâché. Grâce à la première, ils pourront être tolérés, dans certaines circonstances et avec de graves raisons que nous dirons en temps et lieu convenables. A cause de la seconde, il faudra sans cesse en détourner l'esprit et le cœur des fidèles.

Or, c'est ici qu'intervient un grand facteur : l'autorité de l'Eglise et la défense publique, universelle, qu'elle peut faire et qu'elle fait de certains divertissements. Quand l'Eglise parle par la voix d'un concile pour une province, ou par la voix d'un évêque pour un diocèse, quand jugeant tel amusement préjudiciable aux intérêts spirituels d'un grand nombre d'âmes, elle le frappe d'interdiction, vous avez le devoir strict de vous soumettre à cette parole et de vous incliner devant cette interdiction. Vous êtes mal venus à alléguer que cet amusement condamné n'est pour vous d'aucun danger. Outre qu'il serait assez étrange que vous fussiez les seuls à ne pas brûler en plein incendie, il y a une question de salut public, et pour la république chrétienne, comme autrefois pour la république romaine, le salut du peuple est la suprême loi, à laquelle tous et chacun doivent obéir.

Résumons ce premier paragraphe :

Un divertissement mauvais en lui-même n'est jamais permis.

Un divertissement dangereux devra toujours être rejeté, quand il s'y adjoint une défense de l'Eglise.

Si cette défense n'existe pas, il devra quand même être évité avec le plus grand soin.

Pourra-t-il être parfois, bien que rarement, toléré ? Pour répondre à cette question, il nous faut entrer dans la

(1) Cf. Marc, Théol. Mor, Nis, 834 et 835.

seconde partie de notre article, et parler de l'intention que l'on se propose en se livrant à un amusement.

2. L'intention doit être moralement bonne, pure et honnête.

Peut-on ainsi qualifier l'intention unique de se récréer et de procurer du repos à l'esprit ou au corps ? Evidemment oui. Il me plaît de vous citer un passage du docte saint Thomas d'Aquin, que personne ne sera tenté d'accuser de légèreté ou de laxisme : " La force de l'organisme humain trouve sa limite dans les travaux auxquels elle est proportionnée. Et c'est pourquoi, le labeur continu étant impossible, le repos corporel s'impose. Ainsi en est-il de l'esprit, dont la force, comme celle du corps, trouve sa limite dans les opérations qui lui sont propres. Dès lors, quand il arrive à l'homme de s'étendre avec effort au delà de sa mesure, il peine, et de cette peine résulte une fatigue ; fatigue d'autant plus grande dans les opérations de l'esprit que celles-ci exigent le concours des énergies corporelles. Il faut donc conclure que plus l'homme s'applique aux actes de la raison, plus il éprouve de fatigue, et plus il a besoin de repos.

" Or, continue saint Thomas, le repos de l'âme se trouve dans la délectation, qui sera bonne ou mauvaise, selon que l'objet possédé est bon ou mauvais. Si donc le repos s'impose à l'homme, celui-ci pourra chercher dans la délectation ou le divertissement, un remède à ses fatigues, et l'on appelle du nom de *jeu* ou *d'amusements*, les actes ou les paroles, où l'on ne recherche que ce repos de l'esprit ou du corps. De ces jeux et de ces amusements, il est *nécessaire* de se servir quelquefois, afin de procurer un certain repos à l'âme (1)."

Ainsi donc, il est permis de se livrer à un divertissement, à seule fin de se récréer et de se reposer.

* * *

Mais cette seule fin suffira-t-elle à légitimer les amusements dangereux, ou tout au moins à les tolérer ? Que

(1) Hujusmodi autem dicta vel facta, in qui bus non quæritur nisi delectatis animalis, vocantur *ludicra* vel *jocosa*. Et ideo *neesse est* talibus interdum uti, quasi ad quamdam animæ quietem." (Summa Theol. 2a 2æ q. 168 a. 2.)

de fois n'avons-nous pas entendu cette excuse : " Je ne vais à ce théâtre ou à ce bal que pour m'amuser, et puisque je n'y trouve aucun mal, où est l'inconvénient ? " Excuse pitoyable, qui n'a rien de chrétien, car jamais une intention, si bonne qu'elle soit, n'enlèvera à un divertissement la nocivité qu'il contient. Tandis que vous y êtes, prenez donc du poison avec la meilleure intention, et tâchez de vous convaincre que, le ciel n'étant pas plus pur que le fond de votre cœur, le poison ne saurait vous faire aucun mal. Si donc vous n'avez d'autre intention que celle de vous divertir, vous ne pouvez demander ce service à un amusement périlleux, mais il faut que l'amusement lui-même soit inoffensif.

Le cas se complique, quand l'assistance à un divertissement mondain a pour fin l'accomplissement d'un devoir social. Un homme de police devra, par exemple, assister à des représentations licencieuses dans un théâtre ; un domestique devra accompagner son maître dans une réunion profane, où tout n'est pas précisément édifiant ; une femme sera tenue de suivre son mari au théâtre ou au bal, sous peine d'occasionner des différends et des colères, ou de manquer à une obligation de convenance sociale. Que faire en ce cas ? Il est bien malaisé—pour ne pas dire impossible—de donner une règle absolue, qui tranche toutes les difficultés. Néanmoins, il est deux choses que vous devez toujours considérer dans leur rapport mutuel : le degré du danger, et la gravité de la raison qui vous fait agir.

Pour assister à un divertissement qui présente un danger réel, il vous faudra une très grave raison de nécessité, à laquelle vous ne pouvez vous soustraire. Et dans cette occurrence, vous devez prendre toutes les précautions que suggèrent l'estime de l'honneur et surtout l'estime de la vertu, vous imposant pardessus tout à n'être pour personne une occasion de scandale ni par vos paroles, ni par votre attitude, ni par votre toilette, vous munissant de toutes les forces que donne la piété, n'ayant en vue que votre devoir à accomplir et de graves intérêts à ménager, en un mot vous montrant chrétienne jusque dans les fêtes les plus mondaines et apportant, là où tout est frivolité et

amusement, l'austérité et la gravité, que les païens eux-mêmes pressentaient, et dont le Christ a fait les deux caractères principaux de sa religion.

Mais encore, ces cas sont-ils nombreux, où une stricte obligation de convenance sociale vous pousse nécessairement aux divertissements du monde ? Non, et si vous êtes sincères, vous avouerez que ces " fameuses convenances sociales " sont des prétextes, dont vous êtes trop heureux de vous servir pour aller à vos amusements. Plus sérieux et plus chrétiens, vous arriveriez à restreindre singulièrement le nombre de vos plaisirs. Le monde vous oublierait bien vite, si vous teniez à l'oublier vous-mêmes, et facilement vous feriez autour de vous une solitude, que viendrait remplir la piété, et que viendraient égayer quelques amitiés sûres et quelques distractions utiles. Méditez ces paroles de Bossuet : Qu'il puisse se rencontrer quelquefois des difficultés extraordinaires, je ne veux pas m'y opposer, mais je ne crains pas d'assurer que pour bien régler notre conscience sur la plupart de nos devoirs, la simplicité et la bonne foi sont de grands docteurs : ils laissent peu de choses indécises."

De bonne foi, voulez-vous mener une vie sérieusement chrétienne ? Dans ce sincère vouloir, vous trouverez le moyen de diminuer vos obligations mondaines, au point de vue des plaisirs, sans vous montrer cependant revêches ou maussades.

* * *

Il reste à parler des circonstances. Ce sera pour la prochaine fois.

FR. H. HAGE, O. P.

(A suivre)

— o —

Le Nouvel Evêque d'Assise

Une lettre de Rome nous apprend que le Saint Père vient de nommer Evêque d'Assise le vénérable Père Ambroise Luddi, Prieur de Saint Marc de Florence.

— o —

Portrait du Bx Curé d'Ars

“ Un homme est mort il y a peu de temps, écrivait en 1865, le Père Gratry, — homme prodigieux, qui en tout temps prenant la croix et marchant sur la mort, alla chaque jour jusqu'au bout de lui-même et de ses forces. *Quotidie morior*, je meurs chaque jour ; cette parole de saint Paul, cet homme l'a pratiquée pendant sa vie entière, sans s'arrêter jamais.

“ Qu'était cet homme et que faisait-il donc ? Il était curé de village, et il aimait Dieu et ses frères si ardemment que, pour exhorter, consoler, relever, purifier et bénir, il ne cessa de se donner d'âme et de corps, comme une Eucharistie, à la foule avide et serrée qui l'entourait et le pressait. Travaillant vingt heures sur vingt quatre, dormant deux heures, mangeant une fois par jour un peu de lait, il touchait sans cesse à la mort. Mais il renaissait sans cesse, en quelque sorte, d'une vie ressuscitée, transfigurée, active et ardente comme une flamme : transmettant par ses mains, par sa voix, par ses yeux étonnants qui perçaient et embrasaient les cœurs, le feu, la vie, l'émotion et la foi, et surtout les larmes profondes et régénératrices du repentir. .

“ La foule qui le pressait, qui le touchait corporellement, faisait comme partie de lui-même : il n'était pas seulement le grain de froment mort et ressuscité, c'était un épi, ou plutôt une gerbe d'épis. Il consola, transforma les âmes par millions, et guérit par milliers les corps malades ? *Qui consent à perdre la vie, la trouve*, dit l'Évangile. Certes, cet homme avait trouvé la vie, et il semblait ne la posséder que pour la transmettre.

“ Voilà le prêtre et le pasteur. O Jésus-Christ, faites la grâce, en ce siècle, à plusieurs de vos prêtres, de posséder la vie, par votre croix, afin de la transmettre au monde, avec le feu du Saint-Esprit ! ”

P. GRATRY.

(*Comment. sur saint Mathieu II part.*)

UNE VOCATION

(Suite et fin)

St-Thomas d'Aquin

III.—L'ACTION COMMUNE



ERTES, le tenace novice avait vaillamment répondu à l'appel de Dieu. Bientôt il fut admis à la profession et conduit par le maître général en personne à Cologne, pour y suivre les leçons du Dominicain Albert le Grand. Il était définitivement dans l'état où Dieu l'appelait, il s'agissait maintenant de s'appliquer à l'œuvre divine avec Dieu et pour Dieu. Le travailleur humain ne marchandait pas avec son collaborateur. Les heures de la prière étaient toujours trop courtes au gré de ses désirs. Tous les instants du jour et de la nuit que l'obéissance lui laissait, il les passait au pied de l'autel, près de ce Dieu dont il avait toujours soif. Humble et affectueux dans la vie de famille dominicaine, il se faisait tout à tous avec une loyale simplicité. Mais l'étude surtout avait pour lui d'irrésistibles attrait. Il s'y livra avec une sainte passion, écoutant son maître incomparable, lisant, méditant, creusant avec une infatigable ardeur les problèmes les plus ardu de la philosophie et de la théologie. Les discussions publiques, même avec Albert le Grand, révélaient de jour en jour sa valeur hors de pair. "Vous répondez, lui disait le Docteur, non comme un élève, mais comme un maître. Oui, mes Pères et mes frères, nous l'appelons un bœuf muet, mais les mugissements de ce bœuf rempliront le monde entier."

Et il le prit, dès ce jour, en particulière affection. Ensemble, ils allèrent à Paris, Albert pour y enseigner, Thomas pour y finir ses études. Ensemble, ils revinrent à Cologne, pour y professer à côté l'un de l'autre. Une jeunesse nombreuse entourait les deux chaires et passait de l'une à l'autre avec le même enthousiasme, sans que jamais la moindre jalousie vint aigrir l'amour mutuel des deux saints rivaux.

Après un stage de quatre ans les supérieurs de l'Ordre rappellèrent frère Thomas à Paris. Dès ses premières leçons, tout le monde put voir que ce professeur de vingt six ans apportait à l'Université plus d'honneur qu'elle ne lui en faisait. C'est que sa manière était aussi originale et parfaite que sa doctrine était sûre et étendue. Simple, clair, dégagé de tout alliage, distribué dans un ordre harmonieux, l'enseignement marchait au but, pas à pas, de lumière en lumière, de hauteur en hauteur, jusqu'à ce que la vérité se montrât presque sans ombre. Écriture sainte, théologie, philosophie, sciences naturelles, tout était exploré, mis à nu, analysé et reconstitué par ce vigoureux esprit. La somme de travail était immense. Non seulement, il faisait régulièrement ses cours, prêchait souvent et ne fermait jamais sa porte à aucun jeune homme studieux, mais à ce labeur régulier et quotidien s'en ajoutait un autre d'une portée plus générale. Quand les étudiants venus de tous les bouts du monde, retournaient dans leurs pays, ils y parlaient de lui, de sa science et de sa vertu. Les savants étrangers, les évêques, les cardinaux, le pape lui-même le consultaient. Toujours il répondait, et ces réponses, condensées en énormes volumes, suffiraient à défrayer l'activité réfléchie d'une vie humaine. Quatre secrétaires, auxquels il dictait à la fois, servaient avec peine la surnaturelle abondance de son esprit.

Pourquoi s'en étonner? Dieu travaillait avec lui. "Où donc puisez-vous cette science surhumaine, disait S. Bonaventure. S. Thomas, lui montrant le Crucifix : " Dans ce livre, j'ai plus appris que dans tous les autres."

Il en arrivait même avec Dieu, à une étonnante familiarité. Quand il ne pouvait résoudre une difficulté, il allait simplement frapper à la porte du tabernacle et attendait la réponse. Une discussion s'était un jour engagée entre les professeurs de l'Université sur la Transsubstantiation. Plus on raisonnait, moins on s'entendait. De guerre lasse, on résolut de s'en remettre à la décision de St-Thomas. Celui-ci se recueille, prie, étudie, écrit sa réponse. Mais ne voulant pas la communiquer avant d'avoir une dernière fois pris l'avis de Dieu, il se rend à l'église, dépose son manuscrit sur l'autel, et, avec une filiale audace, demande à Notre-Seigneur de lui indiquer, par un signe, s'il approuve son sentiment. Alors, des

religieux, qui l'avaient secrètement suivi, virent Notre-Seigneur sortir du tabernacle sous la forme d'un enfant, s'arrêter sur l'écrit même de S. Thomas, et entendirent ces mots : "Oui, vous avez dit sur le mystère de mon Corps et de mon Sang tout ce qu'on peut en savoir en ce monde."

Et il chantait, en actions de grâces, à son Dieu dans l'Eucharistie, cet office du Saint-Sacrement, si beau que l'Eglise en a fait, pour ainsi dire, son hymne national.

Il avançait dans la vie, toujours priant, toujours étudiant, toujours enseignant, fidèle à sa vocation et en accomplissant fortement les œuvres. Il les résuma toutes en une "la Somme Théologique" qui devait être pour lui ce que fut pour Dieu, la création de l'homme, le Compendium de sa création entière. Livre prodigieux, connu de l'univers entier et dont un pape appela chaque article un miracle.

Ah ! Il avait le droit de dire à son Dieu, qui venait à lui en viatique : "Seigneur Jésus, je vous reçois, ô vous qui vous êtes fait le prix de la rédemption de mon âme. C'est pour l'amour de vous que j'ai étudié, prié, travaillé ; c'est vous que j'ai constamment prêché, enseigné. Je n'ai jamais volontairement rien dit qui fût contraire à la foi, mais s'il avait échappé quelque chose à mon ignorance je ne suis pas opiniâtre dans mon sentiment, j'abandonne tout à la suprême autorité de l'Eglise romaine, dans l'obéissance de laquelle je passe de l'exil à la patrie."

IV.—LA RÉCOMPENSE

La patrie ! Le Ciel. Il y allait recevoir sa récompense. Déjà sur terre, et plus d'une fois, il en avait eu l'avant-goût dans la vue du bien accompli, par son enseignement et dans l'approbation éclatante dont Dieu et les saints l'avaient confirmé. Les apôtres Pierre et Paul s'entretenaient avec lui. La Sainte Vierge, se souvenant de l'*Ave Maria* du bain, voulut y répondre au moment où la mort allait envelopper Thomas de son linœuil. Souvent son dévôt serviteur venait à son autel, inquiet, comme il arriva quelquefois aux plus grands esprits et aux plus grands saints. Sa doctrine était-elle vraie, sa vie assez pure, son salut éternel assuré ? Marie lui apparût toute rayonnante d'une pureté et d'une félicité infinies : "Soyez

“ sans crainte, lui dit-elle, votre doctrine est sûre, votre vie sans tache, votre salut certain.

Il y avait dans l'Eglise de St-Dominique à Naples, un crucifix devant lequel S. Thomas aimait à prier. A lui aussi, il redisait ses craintes et ses espérances. Il était là, suppliant tout son être emporté vers la Sainte Image par une foi intense. Un jour on le vit s'élever de terre, les regards fixés sur son Dieu. Les lèvres du Crucifix s'ouvrirent ! “ Thomas, dit la voix, vous avez bien écrit de moi. Quelle récompense voulez-vous ? ” Pas d'autre que vous, Seigneur, répondit le saint. Pacte sacré du Créateur avec sa Créature, humble baiser du pur amour sur la plaie sanglante du cœur de Jésus ! Qui ne donnerait sa vie pour un pareil moment !

Et au Ciel, et dans l'Eternité ? . . . L'œil n'a point vu, l'oreille n'a pas entendu, le cœur de l'homme n'arrive “ pas à comprendre ce que Dieu prépare à ceux qui l'aiment. ”

Aimons Dieu, servons-le dans l'état où il nous a placés et ce bonheur est à nous. Tous, en effet, depuis le plus humble jusqu'au plus élevé dans la hiérarchie sociale, nous avons une vocation. Dieu nous a destiné une place particulière en ce monde et fixé des devoirs spéciaux. C'est à les accomplir qu'est attachée notre Eternité. Réalité solennelle, à laquelle il faut être attentif chacun pour soi, mais aussi les parents pour leurs enfants et les maîtres pour ceux dont ils sont chargés. La voie une fois reconnue, il faut y entrer, y marcher, chrétiennement, virilement, activement, jusqu'au bout, et dès sa jeunesse, comme St-Thomas d'Aquin. Ah ! si jeunesse savait ! Si elle savait que c'est un devoir de faire quelque chose de sa vie, d'être quelqu'un pour l'honneur de Dieu, pour l'honneur de sa famille, pour le service du plus petit d'entre ses concitoyens ! Si elle savait que c'est un devoir de s'y préparer, par le travail dès l'adolescence, quand la santé est vigoureuse, l'esprit frais et ouvert, le cœur confiant et généreux, la volonté conquérante et persévérante ! Si elle savait combien la paresse et les plaisirs des sens ont éteint d'âmes et putréfié de corps ! Mais regardez donc, jeunes gens, regardez autour de vous et instruisez-vous. Etes-vous plus fort qu'eux et plus qu'eux intelligents et courageux. Priez donc, comme S. Thomas d'Aquin, afin de

savoir ce que Dieu veut de vous, travaillez afin de l'accomplir en hommes de cœur, soyez austères pour toujours respecter Dieu en vous. Ce que vous aurez fait dans votre jeunesse, vous le ferez plus énergiquement dans votre âge mûr, et votre vieillesse se couronnera de la gloire des services rendus. Je ne sais pas si Dieu fera de vous des esprits supérieurs : ce n'est pas nécessaire. Ce qui l'est, c'est de devenir tels qu'Il vous veut, tels qu'Il vous dise sur la terre et au Ciel : Vous avez bien parlé de moi, vous avez bien agi pour moi, quelle récompense voulez-vous sur la terre et au Ciel, répondez-lui : "Rien que vous, Seigneur." Car Lui, c'est tout.

FR. L. BOITEL, O. P.

— o —
BIOGRAPHIE CANADIENNE

—
La Mère Marie de Saint-Joseph (Ursuline)

—
(Suite)



DES le lendemain, Marie de la Troche quittait le cloître où elle avait cru passer sa vie.

M. de Bernières disait à la Mère de l'Incarnation et à Madame de la Peltrie qu'il n'avait point pitié d'elles, mais qu'il s'attendrissait sur leur jeune compagne et la considérait comme une victime. Les religieuses qui l'enviaient ne pouvaient aussi s'empêcher de la plaindre, sachant comme elle avait été délicatement élevée. Toutes fondaient en larmes, en lui disant adieu, mais elle resta calme. C'était son adoré Maître et Seigneur qui brisait tous ses liens, qui l'envoyait si loin, parmi tant de dangers, jeter la semence de vie. Et, amoureux, elle s'abandonnait à sa main qui la soutenait et l'emportait.

L'archevêque de Tours, vénérable vieillard de quatre vingts ans, bénit les courageuses missionnaires avec une extraordinaire effusion. La Mère Saint Joseph le pria de leur commander cette fondation de Québec. Il le fit avec une douceur toute paternelle et présentant à Madame de la Peltrie la Mère de l'Incarnation et sa compagne : "Voilà,

dit-il, les deux pierres fondamentales de l'édifice que vous vouliez faire à Notre Seigneur dans le Nouveau-Monde. Je vous les donne pour les fins pour lesquelles vous me les demandiez ; qu'elles soient donc dans ce fondement comme deux pierres précieuses semblables à celles du fondement de la Jérusalem céleste ; que cet édifice soit à jamais un lieu de paix, de grâces et de bénédictions... et puisque c'est pour Dieu que vous le faites, que Dieu y habite comme Père et comme Epoux jusqu'à la consommation des siècles.

C'est le 4 mai 1639 que les religieuses (1) s'embarquèrent à Dieppe. Le départ eut de l'éclat. De très grandes dames conduisirent les héroïnes jusqu'au vaisseau, toute la ville faisant cortège.

Trois mois plus tard et après avoir couru de très grands dangers, les voyageuses arrivaient à Québec.

Québec n'était encore qu'un pauvre précaire petit poste (2) perdu dans les forêts. Mais on y fit aux religieuses une triomphale ovation. Le gouverneur, M. de Montmagny, les officiers de la garnison et les principaux habitants les attendaient sur le rivage. Elles débarquèrent au bruit du canon, des tambours et des fifres et furent saluées avec un enthousiasme indescriptible, dit le P. Lejeune, témoin oculaire. Il était sept heures du matin, le temps était superbe, l'été dans toute sa splendeur. Conduites par M. de Montmagny et escortées des Français et des Sauvages, les religieuses gravirent le sentier de la montagne. Au sommet, il y avait une place assez vaste où s'élevaient le Fort, la Maison des Cent Associés, celle de Louis Hébert et la chapelle de Notre-Dame de la Recouvrance bâtie par Champlain.

La joie qui débordait de tous les cœurs s'y exhala dans un ardent *Te Deum* et après le divin sacrifice on se rendit au Fort où les religieuses prirent avec le gouverneur leur premier repas sur la terre canadienne.

Le même jour, et toujours en grande pompe, les cou-

(1) La Mère Richer de Sainte-Croix, une ursuline de Dieppe, s'était jointe aux missionnaires et trois hospitalières envoyées par la duchesse d'Aiguillon pour fonder l'Hôtel-Dieu de Québec, s'embarquèrent avec elles sur le vaisseau amiral, le "Saint-Joseph."

(2) On n'y comptait encore que deux cent cinquante âmes.

rageuses femmes furent conduites aux habitations qu'on leur avait préparées : les Hospitalières à une maison des Cent Associés, vers l'emplacement de la cathédrale anglicane actuelle, et les Ursulines à une misérable petite maison au pied du sentier de la montagne, à l'endroit où se trouve aujourd'hui l'hôtel Blanchard. "Notre logement était si petit, dit Marie de l'Incarnation, qu'en une chambre de seize pieds carrés étaient notre cœur, notre parloir, nos cellules et notre réfectoire, et dans une autre petite salle était la classe pour les Françaises et les filles sauvages."

Elles se mirent immédiatement à l'œuvre et la Mère Saint-Joseph eut le principal soin des élèves.

Les petites sauvagesses arrivaient toutes richement pourvues de vermine. Il fallait d'abord les nettoyer. Cette horrible tâche fut toujours très convoitée. Madame de la Peltrie la réclama d'abord comme une faveur, mais jamais personne ne s'en acquitta avec plus de joie que la Mère Saint-Joseph. Sa douceur, sa grâce et sa gaieté, lui gagnaient vite le cœur de ces enfants des bois. Il est vrai, quatre jours après son entrée, sa première élève, Marie Négabamat (1), mit sa robe en pièces et se sauva, ennuyée d'être renfermée, mais son père la renvoya et ensuite, elle se laissa conduire comme un petit agneau.

La Mère Saint-Joseph apprit le huron et l'algonquin avec une singulière facilité. Le P. Lejeune venait chaque jour en donner des leçons aux religieuses et témoins des labeurs du maître et des élèves, les petites sauvagesses disaient aimablement : "Que nous voudrions vous donner nos langues."

(1) Le père de cette enfant fut le premier sauvage qui consentit à se fixer à Sillery. Il craignait un piège, et voici le discours qu'il tint au P. Lejeune avant de se décider : "Père Lejeune, tu es déjà âgé et partant, il ne t'est plus permis de mentir. Donc, prends courage, dis hardiment la vérité. N'est-il pas vrai que tu m'as promis de me loger dans cette maison qu'on bâtit et de nous aider à défricher, moi et une autre famille. Voici Nenas Mousuat avec lequel je me suis associé. Nous venons voir si tu persistes en ta parole. Prends garde à ce que tu vas faire. Si tu veux mentir, dépêche-toi avant de nous mettre dans une maison pour nous en faire sortir. Nous jouissons de quelque considération parmi ceux de notre nation. Si l'on nous voyait trompés par vous autres, on se moquerait de nous, ce qui nous fâcherait." Le P. Lejeune l'ayant assuré qu'il n'avait rien à appréhender, le sauvage répliqua : "Ho, ho, que tu dis de bonnes choses ! si tu ne mens point. Mais pourquoi mentirais-tu, n'étant plus enfant."

Elles faisaient la révérence comme Madame de la Peltrie et s'efforçaient d'imiter leurs maîtresses, mais il était bien difficile de les former à la propreté. Tous les jours, les pauvres Ursulines trouvaient dans leurs aliments des cheveux, des charbons, etc, etc, et en trempant leur soupe, il leur arrivait parfois de tirer un mocassin de la marmite. Ajoutons que la petite vérolé éclata parmi les sauvages et transforma bientôt le petit séminaire en hôpital. Toutes les néophytes eurent la terrible maladie, et quatre en moururent. Les lits étaient sur le plancher et en si grand nombre qu'il fallait passer incessamment pardessus les malades. Quand la maladie cessa, il ne restait plus de linge aux Ursulines. Non-seulement leurs draps et leurs serviettes, mais leurs guimpes et leurs bandeaux avaient été employés à panser les malades, chez qui la petite vérolé produisait d'inguérissables ulcères.

Il est impossible de se faire une idée de ce que les Ursulines eurent à souffrir durant ce premier hiver au Canada ; mais "dans les flammes ardentes du sacrifice une paix, une fraîcheur délicieuses sont cachées (1)," et au dire du P. Lejeune, le pauvre petit couvent de la Basse-Ville renfermait plus de joie que tous les palais.

L'arrivée des religieuses et des vierges qui n'avaient d'autre époux que le grand Esprit, avait fait sensation parmi les indigènes. Beaucoup venaient les visiter. Il y en avait que la grille agaçait. Ils demandaient aux religieuses pourquoi on ne les voyait que par des trous, pourquoi elles avaient la tête enveloppée, etc. Mais d'après Marie de l'Incarnation, certains capitaines faisaient leurs visites avec autant de politesse que les Français bien nés.

Il ne fallait jamais laisser partir un sauvage sans lui offrir à manger. Y manquer aurait été chose honteuse. On tenait donc la marmite au feu tant qu'il y avait quelque chose à y mettre et l'on servait la sagamite dans des écuelles de bois ou d'écorce.

On sait si l'insécurité était grande et habitant au bord du fleuve, les Ursulines se trouvaient entièrement à la merci des naturels si capricieux, si cruels et si fourbes. Pourtant aucune de ces nobles femmes ne semble avoir songé aux dangers qui les menaçaient. Comme Marie de

(1) Marie Gyertz.

l'Incarnation, la douce Mère Saint-Joseph aurait pu dire : " Je n'ai peur de rien." Au milieu des alarmes, des bruits de guerre, des périls de toute sorte, cette créature frêle et tendre n'eut jamais une heure d'énervement. Son esprit était fort remarquable et sa délicieuse conversation la faisait aimer de tous ceux qui l'approchaient. Elle avait la grâce, l'insinuation dans les entretiens. Elle avait aussi la finesse, le piquant, une gaieté toujours jaillissante. La royale voie de la croix s'illuminait à ses yeux d'une surnaturelle allégresse. Elle serait allée au bûcher en riant, et ravie de sa belle humeur, une religieuse venue de France pour partager les travaux de la fondation écrivait :

" La Mère Saint-Joseph nous fait souvent pleurer à force de rire à la récréation. Il est bien difficile d'engendrer mélancolie avec elle."

Son tact avec ses sauvages petites néophytes était incomparable. Elle savait s'emparer de leur attention volage et, pour les délasser de l'application au catéchisme, elle les faisait danser à la mode de leur pays, leur apprenait à chanter en s'accompagnant sur la viole.

L'une d'elles y excella bientôt et fit l'admiration des naturels qui venaient au parloir se faire instruire.

C'est plus de trois ans après leur arrivée à Québec que les Ursulines purent enfin s'établir dans leur monastère de la Haute-Ville.

LAURE CONAN.

(A suivre)

— o —

Le Comte Albert de Mun

ETUDE—(Suite)



EST au pays breton, — dans ce pays où les esprits et les cœurs demeurent fermes comme ces vieux rocs que les ouragans déchaînés battent à grands coups sourds, et sans les entamer, depuis des siècles,—que le comte fut appelé à remplir, au Parlement, le mandat de représentant du pays. La fière ténacité des électeurs ne fut pas inutile à l'énergie du candidat ; car, deux fois, l'évident mauvais vouloir d'une partie de la Chambre invalida l'élection, et,

deux fois, les Bretons durent grouper leurs voix sur celui qui symbolisant leurs idées, et disposé à soutenir leur croyance, avait su conquérir leurs sympathies. Depuis cette époque et pendant plus de vingt ans, malgré une pression gouvernementale écrasante, et malgré des manœuvres de toute sorte, les nobles entêtés de Bretagne surent maintenir, au Parlement, leur élu.

Leur confiance ne s'était pas trompée. Dès son premier discours, il osait affirmer les droits de Dieu, posant ainsi la formule primordiale et dominatrice dont ses discours suivants feraient l'application au détail des choses. Un peu plus tard, il dénonçait, comme terme fatal de l'irréligion, l'anarchie. Enfin, il protestait sans trêve contre les attentats d'une politique sectaire dont les lamentables triomphes se poursuivaient, en expulsant, des hôpitaux, les sœurs si aimées et si vénérées de leurs malades ; en expulsant de leurs couvents des religieuses qui ne demandaient qu'à faire œuvre chrétienne ou des religieux qui ne demandaient qu'à propager l'esprit chrétien ; en obligeant les séminaristes, au métier de soldats, dans le but à peine dissimulé, et d'ailleurs jamais atteint, de tarir leur recrutement ; en promulguant la loi du divorce qui détraque la constitution sacrée de la famille ; enfin, et pour couronner tout, en jetant dans la rue les crucifix qui ornaient les murs des écoles et des tribunaux.

Parmi les causes à soutenir, il en est à la défense desquelles le député catholique devait prendre une part plus active et plus brillante ; au premier rang se présente la liberté d'enseignement. Les plus grands apologistes de cette liberté, Lacordaire, Montalembert, de Falloux, allaient trouver, en lui, un continuateur digne d'eux.

La liberté d'enseignement, vous, vous avez l'instimable bonheur de la posséder, dans la paix, et je ne m'étonnerais pas que vous eussiez quelque peine à imaginer, sous ce mot abstrait, la dramatique question, le douloureux débat qu'il pose en France.

En France, l'Etat, ayant décrété la laïcité de l'enseignement national, ne voulant plus de prêtres ni de religieux dans ses écoles, allant jusqu'à ne vouloir plus, dans les classes, rien qui rappelle Dieu, l'Etat n'a reculé, depuis vingt ans surtout, devant aucune dépense ou devant aucun

sacrifice pour attirer, dans ses écoles, des âmes qu'il rêvait de modeler suivant ses principes.

D'autre part, des pères de famille, en grand nombre, sont restés soucieux de conserver l'âme de leurs enfants, à l'âge où s'ouvre leur raison, fraîche et avide comme une fleur qui veut boire du soleil et de la rosée ; soucieux de ne pas tuer en eux la foi qu'ils estimaient comme une force et comme une sauvegarde, même si, l'ayant perdue, ils n'avaient pas eu le courage de la recouvrer ; soucieux enfin de leur assurer une moralité basée, non pas sur les principes nuageux d'un idéalisme mal défini, ou sur les vagues devoirs d'une solidarité lointaine, — non pas sur ces sables mouvants, — mais sur le roc de la Parole de Dieu.

Or, de Mun a souvent et magnifiquement défendu le droit des pères de famille, droit de faire élever leurs enfants et de former leurs âmes, droit sacré dont il disait qu'il est écrit au fond des cœurs, et que, " contre lui, les sophismes des rhéteurs ou les circulaires des ministres demeurent sans effet."

Souvent aussi, il a démasqué la prétendue neutralité de l'enseignement officiel et dévoilé ses dangers terribles.

" Cet enfant, disait-il, à qui vous allez ravir la foi, quand il grandira, quand viendront les difficultés de la vie, quand les passions s'allumeront dans son cœur, quand la tentation, le mauvais exemple, le conseil perfide l'attendront au détour de la rue, où trouvera-t-il la force pour marcher droit son chemin ? Vous, vous l'aurez laissé à lui-même, avec son cœur vide et sans croyance ; lui, il souffrira, dans le désespoir, de tout le mal que vous lui aurez fait. Et si, alors, impatient d'une destinée que rien ne lui explique, cherchant en vain, à travers les ruines de son âme, une trace qui lui indique le chemin du devoir, il se tourne en révolte contre la société pour se venger sur elle de sa souffrance, qu'aurez-vous à lui répondre ? — La loi ?

" Mais si Dieu est supprimé, s'il n'y a plus de loi divine, où en est la garantie sociale ? Qu'est-ce qui garde le chef d'Etat dans son palais, le premier ministre dans son fauteuil ? Qu'est-ce qui les garde, s'il n'y a plus de bon Dieu ? — Le gendarme ? — Et s'il tombe sur quel'un de plus fort que lui ? "

Comme ces paroles sont vraies et vraies d'une vérité

vivantes ! Je les ai vus, (laissez-moi vous le dire) ces pauvres enfants d'une éducation sceptique, disciples d'un rationalisme sans symbole et sans foi. C'étaient pour la plupart des esprits brillants, faits pour être les inspirateurs de vies pleines de promesses ; mais ces esprits se vidaient de vérité, en même temps qu'ils se vidaient de foi, et devenaient peu à peu des ruines, ruines qui entraînaient toutes les autres. Ces malheureux, désespérés, ployant sous une telle lassitude de vivre que volontiers ils eussent rejeté l'existence, loin d'eux, comme on jette un hochet devenu fastidieux ; s'en allaient à contre-vie, sur des sentes obscures, sous un ciel sans étoiles, remorquant avec dégoût leur volonté sans force, leur âme sans vertu, leur intelligence sans conviction, leur cœur sans amour. Oh ! leur insondable détresse !

Les paroles que je vous citais tout à l'heure furent prononcées en plein Paris, dans une assemblée tenue au Cirque d'hiver. Elles eurent un tel succès que les cinq mille hommes présents, *moins deux*, votèrent une motion où ils revendiquaient avec énergie le maintien de la liberté d'enseignement, et protestaient avec fermeté contre toute mesure qui lui porterait atteinte. — Elles eurent un tel succès que, pendant deux mois, le Comte, répondant aux invitations qui lui étaient adressées de partout, dut organiser, dans les douze plus grandes villes de France, des réunions semblables. — Elles eurent un tel succès que si l'article 7 des lois Ferry, destructeur de la liberté d'enseignement, et alors sur le point d'être adopté, aboutit à un échec, c'est en grande partie à l'activité du grand orateur, secouant la trop habituelle inertie des catholiques et provoquant leurs réclamations qu'il faut en faire honneur.

La liberté de l'enseignement survivant à toutes les attaques, un autre procédé se présentait aux ennemis de l'âme religieuse ; procédé qui consistait à supprimer ceux qui, surtout représentaient cette liberté, en supprimant les religieux ; procédé si simple et si efficace qu'ils ne tardèrent pas à l'employer. — N'en doutez pas : ce qu'on a voulu surtout dans cette loi contre les congrégations, c'est faire disparaître du sol de France les éducateurs gênants qui continuaient à voir affluer leurs élèves ; et, — n'en doutez pas davantage, — l'un des suprêmes arguments apportés contre eux, le fameux milliard qui constituait une

si redoutable mainmorte a été (passez-moi l'expression) un attrape nigauds. Pour moi, je reste persuadé que si les Jésuites eussent consenti à donner les âmes, on leur eut laissé leurs maisons.

La défense des Congrégations donna lieu à des discours qui remplissent quelques-unes des plus belles pages de l'histoire parlementaire, et qui font honneur en même temps au cœur et à l'esprit, au talent et au courage de ceux qui voulurent les prononcer. Les discours du Comte de Mun figurent parmi ceux là et les égalent certainement, si même ils ne les surpassent pas. Le champion de l'Eglise et de ses libertés, y dénonçait d'abord la suprême injustice qui allait approprier à l'Etat, les maisons des religieux, bâties par la charité ; il montrait dans la confiscation des propriétés "le gâteau jeté aux gardiens vigilants de la majorité ministérielle, pour les apaiser et détourner un moment, leur appétit du festin capitaliste." Puis, s'élevant plus haut, et répondant aux attaques lancées contre les vœux qu'on voulait présenter comme une abdication de la personnalité humaine, il faisait, de la vie religieuse, cette incomparable apologie.

"Ce qui peuple les couvents, c'est le mystérieux besoin que la foi met aux âmes croyantes d'accomplir, par le don de soi-même, la loi fondamentale du christianisme. Le secret de la vie religieuse est là ; il est là, à des profondeurs où les gouvernements et les lois ne peuvent atteindre et d'où s'élancent sans trêve vers le monde tourmenté d'ambitions, de révoltes et de passions, vers le monde refroidi par l'égoïsme, labouré par la misère et par la souffrance, ces hommes et ces femmes qui ont renoncé à lui demander ses joies pour lui donner leur exemple de pauvreté volontaire, de chasteté héroïque, d'obéissance réfléchie, de dévouement sans récompense humaine, quelquefois payé par l'outrage et le mépris, et qui font ainsi, dans le sacrifice de leur liberté, le dernier, le plus magnifique, le plus décisif usage de la liberté elle-même.

Aussi, continuait-il, affirmant la pérennité de ces ordres dont il venait de dire la grandeur, vous verrez les congrégations tantôt proscrites et tantôt tolérées, renaissant partout, comme la moisson reparait sur un sol labouré par l'orage, comme au jour où un moine vint apporter sa robe de la chaire de Notre-Dame où il l'avait montrée.

comme une liberté, sur les bancs du Parlement, où elle apparut au milieu des applaudissements de la foule."

FR. H. SCHMITT, O. P.

(A suivre)

— o —

La Mission de la Jeunesse Contemporaine

L'Education de la Volonté



UNE illusion fort commune de nos jours, c'est qu'on peut devenir meilleur par de grands discours sur la vertu et la morale. S'il en était ainsi, bien peu d'époques, il faut l'avouer, auraient été aussi parfaites que la nôtre. La manie de moraliser est devenue une mode et même une maladie ; et comme la littérature donne le ton, la prédilection pour ce genre d'exercice ne fait qu'augmenter.

Peut-on dire la même chose du bien réel ? On moralisait, d'après Horace, dans la Rome de la décadence. Il n'y avait pas d'orgie ni de festin qui ne fussent agrémentés par un discours sur la vie vertueuse. Les vieilles marquises poudrées du XVIIIe siècle aimaient elles aussi à parler de vertu ; et cependant personne ne soutiendra que l'époque de Voltaire et de Rousseau fut l'âge d'or de la morale, ni la Nouvelle-Héloïse le code de la vertu.

Pour devenir des hommes vertueux, il faut autre chose que de belles périodes, il faut une volonté forte, capable d'entreprendre un sérieux travail pour la réforme des défauts et l'acquisition des vertus.

Comme dans la préparation morale la volonté est la faculté principale qu'il s'agit d'éduquer, nous consacrerons nos études de cette année à sa formation.

Pour nous convaincre de l'importance capitale de ce sujet, dans nos deux premiers articles nous en montrerons la nécessité, *au point de vue humain et au point de vue sur-naturel.*

I.—NÉCESSITÉ HUMAINE D'UNE ÉDUCATION DE LA VOLONTÉ

Se créer une situation dans le monde, voilà le but humain où tendent tous les efforts des jeunes gens. Bien rares, en effet, sont aujourd'hui les situations toutes faites. En ce temps d'universelle concurrence, pour arriver, il faut lutter d'arrache-pied contre de nombreuses compétitions. Ceux-là seuls qui sont capables d'efforts plus énergiques et plus persévérants emportent d'assaut la place.

Sans doute, l'intelligence, la mémoire, l'imagination, ont une part dans le succès, mais le rôle principal appartient à la faculté maîtresse de toutes les autres, à celle qui commande et défend, stimule et ralentit, soutient et contrecarre à son gré tous nos actes, à la volonté.

Aux vaillants, aux hommes de volonté énergique, le premier rang ! Ceci est vrai aussi bien pour la phalange d'élite des travailleurs intellectuels que pour l'immense armée des travailleurs des bras, car *la volonté exerce son action et sur l'intelligence et sur le corps.*

* * *

Disons tout de suite pour éviter une équivoque, que la volonté n'a aucune influence sur l'acte même de l'intelligence. C'est notre intelligence qui pense, juge, raisonne, produit tous ces actes successifs dont le terme est la démonstration. Mais *elle dépend de la volonté dans son exercice.* Et c'est pourquoi si l'acquisition de la science exige une somme déterminée d'intelligence, elle réclame aussi beaucoup de volonté. "La science, a dit Bernard Palissy, se découvre à qui est veuillant, agile et laborieux."

En effet, pour arriver à la possession d'une science, il est indispensable d'en connaître les principes, et cette connaissance je ne puis humainement parlant l'acquérir que par le travail. Or travailler ou ne pas travailler dépend de ma volonté. C'est à mon libre arbitre qu'il appartient de déterminer, de circonscrire la matière de mes études. Je puis, selon mon bon plaisir, faire de la philosophie ou de la physique, m'attacher à telle branche du savoir humain plutôt qu'à telle autre. En un mot, je puis travailler si je le veux, ce que je veux, quand je le veux et même, si bon me semble, condamner, comme beaucoup

d'ailleurs le font aujourd'hui, mon intelligence à l'inaction et à la stérilité.

Enfin, l'acquisition de la moindre parcelle de vérité demandant beaucoup d'attention, beaucoup d'application, il faudra, pour rompre ce qu'on a appelé l'écorce amère de la science, une énergie que rien ne lasse, que rien ne décourage, que rien n'épouvante, ni les succès, ni les échecs, ni les incompréhensions, ni les sacrifices, ni les rudes et crucifiants labeurs.

Notre volonté est-elle naturellement capable de ces efforts ? Instruits par l'expérience des autres et aussi par la nôtre nous devons avouer qu'ordinairement elle est impuissante. Et pourquoi ?

D'abord notre volonté est paresseuse. Pour mettre en œuvre les immenses ressources de notre intelligence, pour faire fructifier les talents que la Providence nous a confiés il faut au moins le vouloir. Combien peu sont capables de cet acte de volonté !

Ce qui caractérise notre jeunesse contemporaine, c'est la mollesse. Les jeunes gens, à peine au début de la vie, nous apparaissent déjà comme des voyageurs las, des lutteurs épuisés avant d'avoir combattu. Ils ne savent pas vouloir.

De plus, si on rencontre encore des volontés capables d'un effort, combien on en trouve peu capables d'un effort soutenu. A peine notre volonté a-t-elle commencé à vouloir une chose que, fatiguée, elle l'abandonne et se prend à en désirer une autre. Avec la maladie de la paresse nous sommes atteints du *microbe du changement*. Pour arriver à quelque chose il faudrait se déterminer à un travail et n'en pas sortir avant de l'avoir achevé. Mais non. Nous aimons à papillonner à droite et à gauche, à tout effleurer sans rien approfondir. En agissant ainsi, peut-être acquerrons-nous un certain vernis qui pourra tromper et éblouir les naïfs qui se laissent prendre à la piperie des mots, mais nous ne posséderons à fond aucune connaissance, et les hommes intelligents qui nous auront vite percés à jour ne nous prendront pas au sérieux, et nous serons incapables de produire une œuvre solide et durable.

Il faudrait faire un effort de volonté pour s'enfermer dans le recueillement et le silence où s'élaborent les profondes pensées, pour prolonger ses veilles, pour se priver d'une distraction, d'un plaisir ; nous n'en avons pas le courage.

Garcia Moreno, le saint président de l'Equateur, alors qu'il était étudiant à Paris, nous montre ce qu'on peut faire avec une volonté robuste. Retiré dans sa pauvre chambre de la rue de la Vieille-Comédie, il s'était astreint à un travail de seize heures par jour, et il disait : *Si les jours avaient quarante-huit heures, j'en passerais quarante avec mes livres sans broncher.* Et tous nous avons présente à la mémoire la résistance originale qu'il opposa aux sollicitations trop pressantes de ses amis. Garcia Moreno était allé à Patis pour étudier. C'était son but. Pour l'atteindre, il sut ne pas céder aux entraînements semés à profusion sous les pas des jeunes gens, dans cette ville de tous les plaisirs.

Les grands travailleurs intellectuels ont tous été, en règle générale, de grands volontaires. La preuve de cette affirmation je la trouve, entre mille autres, dans la vie de celui qui fut une des gloires les plus pures de la science et du nom français, Louis Pasteur. Qui nous dira les difficultés que ce grand savant eut à surmonter, les fatigues et les sacrifices sans nombre qu'il dut s'imposer avant de "pénétrer dans ce monde des infiniments petits, dans lequel s'élaborent les grands fléaux qui emportent l'humanité et où se cachent les forces qui la peuvent guérir et sauver ?" Il y a dans sa vie des pages émouvantes à l'égal d'un drame : ce sont celles où son biographe nous décrit les agonies par lesquelles cette grande intelligence et ce grand cœur eurent à passer avant de faire à l'homme l'application du sérum antirabique. Cet homme avait une volonté solide comme le dur granit des montagnes qui l'avaient vu naître ; et, mise au service de son génie, elle a enfanté ces découvertes merveilleuses dont le monde entier lui sera à jamais reconnaissant.

N'est-ce pas à ce manque de volonté qu'il faut attribuer l'échec d'un si grand nombre de jeunes gens qui ont si peu donné alors qu'ils promettaient beaucoup ? Intelligences remarquables, ils pouvaient et même, dans la mesure où la sagesse, la prudence et la justice le leur permettaient, ils devaient prétendre au premier rang. Mous

et paresseux, ils n'ont rien fait. Pendant qu'ils se complaisaient ainsi dans un nonchaloir plein de douceurs, d'autres d'une valeur intellectuelle bien inférieure, mais doués d'une volonté robuste, passaient devant eux et parvenaient à toutes les situations. Ces inertes avaient compté sans l'énergie de leurs compétiteurs, énergie qui les a poussés au travail et a décuplé leur valeur.

Ceux qui veulent arriver, arrivent. Pendant un temps peut-être, le favoritisme, cet ennemi de la justice et de l'égalité, vous écartera des emplois auxquels votre mérite vous donne droit. Mais "rappelez-vous que le mérite est au-dessus du favoritisme ; que si vous n'avez pas la faveur qui ouvre les portes, vous avez le travail qui les force. On n'a jamais résisté longtemps aux laborieux, à ceux qui veulent arriver et qui, armés d'une énergie irrésistible, peuvent tout supplanter et tout envahir."

Beaucoup arguent pour se dispenser de cet effort, de la faiblesse physique et intellectuelle. Leur raison est-elle valable ? Il y a des maladies, il faut le reconnaître, contre lesquelles la volonté est impuissante à réagir. Ainsi un paralytique aura beau vouloir marcher, il sera incapable de donner le mouvement à ce membre où ne circule plus qu'une vie amoindrie ; un homme atteint d'anémie cérébrale ne pourra se livrer à aucun travail intellectuel.

De même, je ne puis pas commander à mon intelligence de comprendre ce qui est hors de sa portée, soit à cause des bornes de la nature humaine en général, soit par la faiblesse de ma nature individuelle. Ce sont là des faits qu'il faut nécessairement admettre. L'empire de notre volonté quelque grand qu'il soit ayant des bornes.

Mais combien y a-t-il de maladies, fort à la mode de nos jours, maladies que l'on décore de noms scientifiques pompeux, et qui ne sont que de la vieille paresse déguisée ; maladies qui ont cet immense avantage de ne pas faire souffrir beaucoup tout en rendant fort intéressant. Il suffirait souvent, au moins à l'origine, d'un vigoureux acte de vouloir pour secouer cette torpeur, et faire disparaître ces infirmités imaginaires.

Supposez même que votre santé soit réellement affai-

blie. Est-ce une raison pour vous dispenser de tout travail ? Essayez au moins vos forces. Et ne négligez pas de faire ce qui est en votre pouvoir. Nous avons tous connu de ces hommes à la santé chancelante, paraissant toujours entre la vie et la mort, et qui cependant travaillaient. Ils ne pouvaient se livrer à l'étude qu'une heure ou deux par jour, mais ils les y consacraient, et rien ne pouvait les en détourner. On demeure surpris en constatant la somme de travail fournie par eux, après quelques années. Ils auraient pu comme beaucoup d'autres se lamenter sur leur état, passer leurs journées à trouver des descriptions plus émouvantes de leurs maux, à expérimenter des traitements plus efficaces et à chercher de nouveaux remèdes ; mais non, ils s'étaient fixé un but, ils ont voulu l'atteindre et ils l'ont atteint. Ces hommes nous montrent comment une volonté énergique peut commander au corps, pour le plier à ses exigences et le faire servir à ses ambitions.

Dans un ordre moins élevé, voyez à l'œuvre le spéculateur, l'industriel : quelle activité ils déploient ! Ils passent des journées entières et même une partie des nuits dans de fatigantes occupations. Souvent leurs yeux se ferment sous le poids du sommeil, leurs bras se raidissent, leurs jambes refusent de marcher ; et cependant il faut encore travailler ; et les voilà qui disent à leurs yeux lassés, de veiller, à leurs bras moulus, de travailler, à leurs jambes chancelantes, de les porter. Par un acte de vouloir, ils résistent à la fatigue. Cette domination de la volonté va si loin, que l'on voit des hommes commander à leur corps jusque dans les angoisses du trépas. Des soldats couverts de sang, les membres brisés, oublient leurs blessures, luttent contre la mort et par un suprême effort se tiennent debout pour faire feu contre l'ennemi et défendre le drapeau.

Tout ce qui s'est accompli de grand sur la terre l'a été par des hommes de vouloir. N'est-ce pas la volonté victorieuse qui a fait ces digues gigantesques contre lesquelles les vagues viennent se briser en mugissant ? N'est-ce pas elle qui a élevé ces splendides monuments d'architecture qui couvrent d'un vêtement immortel la terre de la vieille Europe ? N'est-ce pas aiguillonné par elle que l'homme

s'est avancé dans les continents inconnus pour les ouvrir à la civilisation ?

Ce qui nous apparait éclatant dans ceux qui ont laissé des traces profondes de leur passage sur la terre, c'est l'énergie de la volonté. C'était un homme de volonté celui qui, luttant contre les hommes et les évènements révoltés, osa le premier affronter les périls de l'Océan pour venir planter la croix sur les plages du Nouveau-Monde ; c'étaient de rudes hommes aussi ces héroïques pionniers de la Nouvelle-France. Quelle volonté que ce génie qui au siècle dernier bouleversa militairement la carte de l'Europe ! Enfin, car il faut s'arrêter dans la lecture de ce livre d'or, quels hommes de volonté que ces deux chrétiens qui ont su par leur action conquérir la liberté pour la foi catholique, en Irlande et en Allemagne, O'Connell et Windthorst !

Si donc vous voulez être quelqu'un, faire œuvre qui dure et être utile à votre pays, efforcez-vous d'acquérir une volonté de fer, capable de commander à votre intelligence, à vos sens, capable aussi de renverser, de briser les obstacles que la nature oppose à vos légitimes ambitions.

FR. A. VUILLERMET, O. P.

(A suivre.—Nécessité surnaturelle.)

— o —

VARIÉTÉ

Le Stabat Mater

Le "Stabat Mater" est de toutes les compositions de la poésie liturgique la plus populaire et la plus émouvante. C'est, a dit Montalembert : *le plus beau chant qu'ait inspiré la plus pure et la plus touchante de toutes les douleurs*. On se sent ému, attendri jusqu'au fond de l'âme lorsqu'on entend tomber comme des larmes, ces strophes si simples dans leur latin sonore.

Le "Stabat Mater" que les italiens ont si poétiquement nommé *il Pianto di Maria* : les pleurs de Marie, est, suivant l'expression d'un maître en esthétique, *un des plus superbes chants d'agonie, où règne un abattement morne avec des élans passionnés. C'est le poignant récit des tristes souffrances d'une mère*. Lorsqu'on l'entend dans une

église, on dirait que la majestueuse voix de l'orgue est entrecoupée de sanglots et que les anges pleurent sur la *Reine des Cieux*.

Aucune autre religion que la nôtre n'a fourni à la musique et à la poésie un thème pareil au *Stabat Mater*. Les incomparables douleurs de la Vierge au pied de la croix appellent toute la puissance de l'harmonie et des plus pures inspirations poétiques. C'est, comme on l'a dit, *le plus sublime effort de l'art*. Malgré notre incompétence en musique, citons, parmi les *Stabat*, les plus célèbres, celui de Rossini, celui de Haendel et enfin le *Stabat* de Pergolèse, considéré comme un chef d'œuvre.

* * *

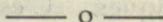
On a parfois attribué le *Stabat Mater* au pape Innocent III, mais il est à peu près certain, comme l'a démontré Ozanam, dans ses *poètes franciscains*, que la gloire d'avoir composé cette si touchante Séquence appartient au Bienheureux Jacopone de Todi, de l'Ordre de Saint-François.

C'est une vie bien extraordinaire que celle de ce poète ascétique, mort en odeur de sainteté. Né à Todi, en Ombrie, d'une famille noble, Jacopone, appelé avant sa profession religieuse Jacopo de Benetti, était un jurisconsulte et avocat renommé, contemporain et ami de Dante.

Avant de s'empêtrer de la sainte folie de la croix, il aimait le monde et ses plaisirs. Marié à une femme de rare beauté, qui était un ange de vertu, il l'obligea à assister à des jeux publics. La jeune épouse prit place sur une estrade couverte de nobles femmes, pour jouir de la fête et en faire le plus aimable ornement. Tout à coup l'estrade s'écroule. Au bruit des madriers qui se brisent et des cris qui éclatent, Jacques se précipite, reconnaît sa femme parmi les victimes, l'enlève encore palpitante, et veut la délivrer de ses vêtements. Mais elle, d'une main pudique, repoussait les efforts de son mari, jusqu'à ce que, l'ayant portée dans un lieu retiré, il pût la découvrir enfin. Sous les riches tissus qu'elle portait, il aperçut un cilice : au même instant, la mourante rendit le dernier soupir.

Frappé comme d'un coup de foudre, il sentit son cœur entièrement changé. Suivant les inspirations de son repentir, il distribua ses biens aux pauvres, et s'adonna

aux pratiques des austérités les plus effrayantes. Admis, après de longues épreuves, dans l'Ordre de Saint François, il refusa d'être élevé au sacerdoce, voulant, par humilité, rester toute sa vie simple frère convers. Son ardente dévotion envers Notre-Seigneur et la Sainte Vierge lui a inspiré les poésies religieuses qui, avec ses héroïques vertus, ont immortalisé sa mémoire.



Le Rosaire en Canada

La dévotion au Rosaire de Marie devient chaque jour plus florissante en notre pays. C'est vraiment la dévotion populaire par excellence. Nombreuses sont les paroisses où après avoir été officiellement délaissé, grâce aux zèles des curés, elle reprend pour le plus grand bien des âmes une vie nouvelle.

Voici la liste officielle des paroisses où, depuis quelques mois, le Rosaire a été canoniquement érigé :

| | |
|--|-----------------------|
| St-Jérôme (diocèse de Montréal) | par le R. P. BOISVERT |
| Northampton, Mass. | R. P. DION |
| St-Mary's Church, East-Bay, N. S. | } R. P. KNAPP |
| St-Joseph's Church, Reserve Mines, N. S. | |
| Sacred Heart Church, Sidney, N. S. | |
| Immaculate Conception, Sidney Mines, N. S.) | |
| Stella Maris Church, Louisburg, N. S. | R. P. CHARLAND |
| St-Ann's Church, Thorburn, N. S. | R. P. KNAPP |
| St-Laurent, Ile d'Orléans. | R. P. A. C. COTÉ |
| St-Sophie de Lévrard. | R. P. GERMAIN |
| St-Rémi Lac aux Sables, Portneuf | R. P. GAUVREAU |
| Eglise St-François de Fitchburg, Mass. | R. P. A. C. COTÉ |
| St-Angèle, Papineauville | R. P. AMOUDRU |
| St-Eleuthère, Kamouraska | R. P. MIVILLE |
| St-Cécile de Whitton. | R. P. HAMEL |
| Très SaintRédempteur, Hull. | R. P. ROULEAU |
| St-Paul de Joliette. | Rév. M. HOULE |
| St-Jean l'Evangéliste, Benson. | R. P. KNAPP |
| St-Zénon de Piopolis. | T. R. P. HAGE |
| St-Marc, Kansas. | R. P. GILL |
| St-Joseph de Sorel. | Rév. M. CADIEUX |
| St-Eusèbe de Stanfold. | R. P. DOYON |
| St-Julie de Verchères, St-Etienne de Chelsea. | R. P. LAMARCHE |
| Nativité B. M. V. Cornwall. | R. P. MIVILLE |

IMPRIMATUR :

+ MAXIME, Evêque de St-Hyacinthe

RÉDACTION - - - fr. A. VUILLERMET.
 ADMINISTRATION - fr. C. DOYON.